IMAGES DE L'ESPAGNE

DANS LA FRANCE NAPOLEONIENNE

par

Louis TRENARD
Université de Lille III

Ce colloque international examine le thème **"Les Espagnols et Napoléon"**. La copule et, comme Beaumarchais le rappelle, étant souvent équivoque, nous avons pensé que le sujet **"Les Espagnols dans la pensée de Napoléon"** pouvait s'intégrer dans nos réflexions. La manière dont l'Empereur connaissait l'Espagne, l'image qu'il s'en faisait, correspondaient à celle des Français, à celle qu'il avait reçue durant ses études à Brienne, celle qu'il s'était formée par ses lectures à Auxonne ou à Valence, celle que ses conseillers lui transmettaient. Ce sont des images simplifiées, simplistes - et nous souhaitons que nos amis espagnols nous concèdent une meilleure connaissance personnelle de l'âme espagnole que celle qu'expriment les ouvrages publiés en France entre 1780 et 1820.

Chaque peuple, comme chaque individu, se représente son partenaire d'une certaine façon ; elle n'aboutit pas toujours à une image exacte mais à une représentation partiellement exacte, partiellement imaginaire. Ce sont des sortes d'esquisses, des caricatures parfois. Ces représentations collectives des peuples jouent leur rôle dans les relations internationales, dans la littérature, dans le théâtre, dans le cinéma. Elles sont à la fois une force ou une faiblesse mais aussi une résultante. L'image que se fait un responsable de l'Espagne contribue à lui dicter sa conduite mais, en revanche, son comportement conforte ou nuance l'image collective.

A la suite des travaux d'André Siegfried, il s'est constitué au Havre un Institut spécialisé dans la psychologie collective des peuples ; il a longtemps été dirigé par Abel Miroglio et sa revue a pris le titre d'**Ethnopsychologie**. Un des secteurs étudie cette "imagologie", ces stéréotypes, ces mentalités collectives qui constituent une des forces profondes qui conditionnent les "relations extérieures", pour reprendre l'appellation du Prince de Talleyrand, Ministre des Relations extérieures du Directoire[1].

*

Napoléon et son entourage ont d'abord hérité de l'image traditionnelle de l'Espagne répandue au temps des philosophes, pour ne pas remonter au livre de Mme d'Aulnoy. Retenons quelques traits seulement qui se dégagent de la thèse de Daniel Pageaux intitulée **L'Espagne devant la conscience française au XVIIIe siècle.** C'est tout d'abord la persistance d'un mépris multiforme dans lequel bon nombre de Français et pas seulement les célèbres philosophes et encyclopédistes ont tenu l'Espagne. Si l'on parle de notre alliée et de nos "pactes de famille", c'est pour accorder le rôle dominant à la France et à Louis le Grand. La "sympathie" pro-espagnole se change ainsi en glorification du Roi-Soleil. Une littérature courtisane développe la thèse officielle de "l'aplanissement des Pyrénées"[2].

L'évocation des gloires espagnoles tourne toujours au parallèle entre héros français et adversaires déloyaux. François 1er et Charles Quint, Philippe II et Henri IV, la loyauté de Bayard s'oppose à la perfidie espagnole, Richelieu à Olivarès. De nombreuses pièces lyriques ou comiques, avec une mise en scène, popularisent Henri IV, Bayard ou Michel de Lhôpital et servent ainsi la cause de la France dans sa lutte contre l'Espagne. C'est la pesanteur de l'histoire.

L'histoire demeure encore un genre littéraire, une histoire très événementielle et très ponctuelle, même chez Voltaire. Dans **L'Essai sur les Moeurs**, le patriarche de Ferney souligne la décadence de l'Espagne et la perte de son crédit en Europe, dès le début du règne de Philippe III. Il joue sur les contrastes : les monarques espagnols affermissent leur pouvoir absolu mais ils perdent leur rayonnement, leur caractère est faible, leur empire immense. La négligence administrative fut telle que, malgré les trésors de l'Amérique, on ne peut payer la solde des troupes engagées dans la guerre avec les Provinces-Unies. Encore un contraste entre un simple stathouder ordonné et un souverain de tant de royaumes. La flotte des "sept petites provinces", comme le répète Voltaire, surpasse les forces de cette "vaste monarchie". De nouveau, la différence surprenante d'attitudes se manifeste lors de la Trêve de douze ans : le plus faible, le Prince Maurice, la repousse alors que le roi s'y résout. C'est décidément David contre Goliath.

Philippe III qui n'a pu venir à bout d'un petit nombre de Hollandais chasse 700 000 Maures de ses Etats. Ces descendants des anciens vainqueurs étaient utiles dans ce pays de la paresse, moins formidables, au sens latin du mot, que les protestants français. Traqués par l'Inquisition, ils se révoltèrent. Henri IV essaya de les soutenir. Cet incident hâta leur dispersion. Les Maures tentèrent d'acheter leur droit de résider, certains se cachèrent dans les montagnes. Inflexible, le Conseil les déporta. Ils se réfugièrent en Afrique, quelques-uns en France et se sont assimilés. La France a profité de la "faute de l'Espagne".

L'historien réfléchit sur les causes de la décadence espagnole au XVIIe siècle, un véritable mythe. La dépopulation est provoquée par l'émigration des Maures et par le transfert aux colonies. La superstition, "ce vice des âmes faibles", avilit le règne de Philippe III. Les intrigues de cour entre favoris furent aussi néfastes qu'à Louis XIII.

Le désordre s'accroît sous Philippe IV qui, selon Voltaire, a tort de gouverner avec un premier ministre, le Comte Duc Olivarès. Il perdit le Roussillon par la défaite militaire, le Portugal par sa négligence, la Catalogne par l'abus de pouvoir. Ce royaume est misérable, sans commerce, sans industrie. Ce qui est une exagération manifeste. Les soies de Valence, les laines de l'Andalousie ne seraient plus préparées par des mains espagnoles. L'Espagne est devenue si pauvre qu'elle édicte des lois somptuaires. Paradoxe : le maître du Mexique et du Pérou utilise de la monnaie de cuivre, voire de la fausse monnaie. Voltaire s'appuie sur les **Mémoires** de Jean Hérault de Gourville qui fit un séjour en Espagne en 1669 et publia son récit en 1702. Il répète la formule de Charles Quint. *"En France, tout abonde, tout manque en Espagne". "Olivarès fut aussi malheureux dans son administration que le Cardinal de Richelieu fut heureux dans la sienne".*

Les Hollandais arrachent le Brésil à l'Espagne ; les Français, l'Artois ; les Catalans se révoltent ; le Portugal secoue le joug en 1641. Au moyen d'une conspiration, Olivarès met sur le trône le duo de Bragance, ce que Voltaire appelle une "révolution". Il la raconte dans toutes ses péripéties : il est décidément difficile de renoncer à l'histoire événementielle !

Le royaume de Portugal est ainsi reconstitué en 1640 et il retrouve même son empire colonial. *"On vit partout,* commente Voltaire, *combien une domination étrangère est odieuse et en même temps combien peu le ministre espagnol avait pris de mesures pour conserver tant d'Etats"... "On vit aussi comment on flatte les rois dans leurs malheurs, comme on déguise les vérités tristes".* Olivarès annonce à Philippe IV que tout le Portugal est à lui puisque le Duc de Bragance a trahi !3

Ainsi se trouvent confirmés l'impossible dialogue entre la France de Louis XV et l'Espagne de Charles III, la méconnaissance d'une Espagne en voie de renouvellement, la persistance de l'opposition simpliste entre le royaume de Turgot, des physiocrates, des philosophes et la vieille Espagne prisonnière de son passé. Ce qui révèle la difficulté de comprendre "l'autre", de s'informer sur la stabilité politique que vante cependant Bourgoing, sur l'essor des fabriques, sur la sociabilité exprimée par les sociétés des Amis du Pays. Ce phénomène suggère aussi la faible influence de "l'événement" sur une "culture"4.

De même en géographie. A la fin du XVIIIe siècle, les Français, comme la plupart des Européens, connaissent

mal la géographie de l'Espagne. Ce pays demeure un peu en marge de l'Europe éclairée et Jean Sarraille remarque qu'il est à l'écart du "grand tour" des voyageurs anglais. Les contemporains de Voltaire s'intéressent plus à la Chine qu'à leur voisin !

Les descriptions se répètent ; l'Abbé de Vayrac (1718) recopie **Les Délices de l'Espagne et du Portugal**, de Juan de Colmenar (1707). L'Abbé Delaporte décrit en 1772 l'Espagne, sans y avoir mis les pieds. Jean Sarrailh expose la technique de ces faux voyageurs qui compilent, qui imaginent une intrigue romanesque, qui font de l'itinéraire descriptif une histoire du pays, de ses coutumes, de ses institutions... Les stéréotypes se consolident sur les incommodités des ventas, sur le luxe des églises, sur le pittoresque des tauromachies. Jovellanos reconnaît que les Espagnols eux-mêmes n'étudient pas leur pays. Tomas Lopez, le meilleur cartographe du siècle, le confirme.

Jean-François Bourgoing, secrétaire de l'Ambassade de France, Montmorin, aborde, en 1777, ce pays en s'efforçant d'oublier ce qu'il avait entendu dire. En 1788, il publie son **Nouveau Voyage en Espagne**, 3 vol., puis un **Tableau de l'Espagne moderne** en 1797, réédité en 1803 et en 1807, signe de succès. Bourgoing insiste sur l'opposition entre les régions périphériques et les provinces centrales. La Biscaye, la Catalogne, sont prospères, le royaume de Valence est un vaste verger grâce à l'irrigation et même grâce aux techniques des Maures.

L'Espagne intérieure est loin de présenter des paysages aussi agréables. La Manche est monotone, sans habitations, avec quelques oliviers, un peu de vignes. Contrairement à ses bordures, l'Espagne intérieure est marquée par la sécheresse. Mais au lieu de se gausser, comme ses prédécesseurs, de la disproportion entre l'indigence du cours d'eau et l'importance des ponts, Bourgoing essaie de l'expliquer par les crues accusées par la forme du thalveg. Cette sécheresse entraîne partout le triomphe de l'élevage extensif, dans les montagnes qui dominent Ségovie, les troupeaux transhument selon les règles de la toute puissante Mesta. Bourgoing se fait l'écho des protestations des Amis du Progrès et en particulier de Campomanès, contre les abus de cette institution.

La grande propriété est l'autre fléau qui explique la stagnation de l'agriculture espagnole ; elle provoque la faiblesse des rendements et le sous-peuplement. Mais l'Espagne n'est vouée à aucune malédiction naturelle ; les bonifications réalisées dans le bassin de l'Ebre en sont la preuve. Témoin impartial, Bourgoing combat les préjugés : la prétendue indolence espagnole, la rigueur de l'Inquisition qui n'est plus ce qu'elle était au XVIe siècle. Il a même emprunté des routes convenables et relayé dans des auberges passables.

Grimm réserve un accueil chaleureux à ce livre dans sa **Correspondance littéraire** (nov. 1788).

Après les voyageurs, les géographes essaient de faire connaître les paysages espagnols : Brion de la Tour, Mentelle. Les deux voyageurs français Peyron et Bourgoing offrent à leurs lecteurs deux orientations nouvelles dans l'interprétation de l'univers espagnol : un pays aux beautés multiples, riche en scènes joyeuses, pittoresques, colorées, un pays actif où apparaissent les Lumières. De ce fait, la présentation du psychisme espagnol évolue de l'apathie, de la morgue séculaire, à la joie de vivre, à la bonne humeur [5].

D'une manière générale, les informations qui viennent d'Espagne circulent mal dans la France de Louis XV et n'intéressent guère le public. Les bibliothèques privées accumulent de vieux fonds et accueillent lentement les ouvrages d'une actualité scientifique. Le journal spécialisé **L'Espagne littéraire** échoue, en 1774, par manque de public. Les "hispanistes", c'est-à-dire les traducteurs qui sont des intermédiaires culturels, demeurent des minores peu nombreux : Coste d'Arnobat, Veiton de Forbonnais, La Barre de Beaumarchais, Linguet...

Ainsi persistent les images péjoratives, malgré les efforts de quelques personnalités et à cause de la convergence des thèmes des philosophes avec ces représentations, périmées certes, d'une Espagne attardée, indolente, marginale dans l'Europe des Lumières. Curieuse force de la persistance des attitudes psychologiques. On sait, à la fin du XVIIIe siècle, que l'Italie est pauvre, que le sol est aride, que mises à part quelques réalisations, la mise en valeur est médiocre. Néanmoins l'Italie demeure, comme au temps de Dante, selon l'expression de la **Divine Comédie**, le "Jardin de l'Empire".

Il existe ainsi une géographie sentimentale pour reprendre l'adjectif de Laurence Sterne, sentimentale, c'est-à-dire inexplicable selon la logique et l'impossible déterminisme.

*

La nouvelle conjoncture politique française modifie-t-elle ces images ? Condorcet lance un **Avis aux Espagnols** au seuil de la Révolution. Il répète certains clichés mais sans acrimonie. Malgré la richesse naturelle de son sol, la péninsule ibérique est dépeuplée et appauvrie. Ailleurs, tout se perfectionne, l'Espagne semble se flétrir. Les causes sont multiples, à ses yeux. Ce royaume est soumis à Rome, il a subi Charles Quint, la guerre de succession, le pacte de famille... Les Rois ne sont pas

considérés comme les chefs d'une nation. Or, la liberté est un culte chez les Catalans et les Castillans. *"Un peuple naturellement fier ne souffre qu'avec impatience le joug d'un gouvernement scandaleux et dilapidateur. Il rougit de voir une femme étrangère lui choisir des maîtres au gré de ses honteuses fantaisies"*. Le peuple espagnol est digne de la liberté, il doit s'unir aux Français pour abattre les Bourbons. C'est déjà l'idée d'une régénération - le mot est d'usage courant à l'époque - du royaume de Charles IV par la France républicaine [6].

Les contacts sont renouvelés pendant la crise révolutionnaire : les prêtres réfractaires se réfugient dans la péninsule, les armées et les commissaires interviennent, les Auvergnats poursuivent leur émigration en Espagne [7].

La France occupe une première fois l'Espagne en 1793-1795. L'occupant peut être l'ami pour les uns, l'ennemi pour les autres. Sous l'Empire, l'unité espagnole est plus forte. En 1793, l'épisode est bref et localisé. On ne peut dire qu'il y a eu occupation dans les Pyrénées centrales, de Roncevaux à la vallée de la Sègre. En revanche, la Catalogne et le Pays basque ont été un instant envahis. Ce sont deux régions les plus pénétrées par les progrès économiques mais aussi deux pays de fueros, deux provinces les plus attachées à leurs coutumes autonomistes et communautaires. Il existe une bourgeoisie favorable à la *"liquidation du régime féodal"*, favorable aussi à une action centralisatrice, donc en opposition à l'action centralisatrice du pouvoir espagnol. Cette attitude se retrouve en 1808 lors de la convocation des Cortès.

Au contraire, cette bourgeoisie ne souffre pas des charges féodales et elle bénéficie de l'essor urbain, elle admet une collaboration entre Madrid et Barcelone. *"Jamais*, dit Pierre Vilar, *la bourgeoisie catalane ne s'est sentie plus espagnole qu'en cette fin de XVIIIe siècle"*. Elle abandonne le catalan pour le castillan.

Cette bourgeoisie est hostile à la France car elle a besoin, économiquement, de l'Angleterre. Elle craint la rupture des communications océaniques. De leur côté, les paysans, les artisans, les boutiquiers catalans, selon leur tradition catholique, se méfient de la France révolutionnaire. Les souvenirs de 1640, de l'alliance avec la France, demeurent. En définitive, Charles III valait mieux que les armées françaises. Néanmoins, cet épisode a été une sorte de préparation militaire à la guerre de 1808 [8].

Pierre Chantreau a été envoyé en mission par la Convention dans les semaines qui ont précédé la guerre. Comme tous les voyageurs, il donne de l'Espagne une vision superficielle. Tous les Français (Laborde, Bourgoing, Ouvrard) ont eu l'impression excessive qu'en abordant l'Espagne, ils plongeaient dans l'Ancien Régime. Bourgoing lui-même surestime le rôle du Clergé. Chantreau avait vécu longtemps en Espagne avant 1789, il rédigea une grammaire

franco-espagnole. Elle permet une étude du vocabulaire et de sa francisation. Comme en Italie, l'occupation française a provoqué une lutte contre les gallicanismes : Ugo Foscolo en Italie, Capmany en Espagne. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les victoires militaires ont provoqué un recul de la langue française en Europe, Ferdinand Bruno l'avait présenté. Une étude est en cours sur le rôle de Capmany. En tous cas, à notre époque, en cette fin du XXe siècle, la grammaire de Chantreau a été rééditée et a connu encore un succès exceptionnel. La longévité des manuels scolaires est extraordinaire.

Les événements révolutionnaires ne suspendent donc pas ces contacts : huit récits de voyages paraissent entre 1780 et 1790. Le plus célèbre, Jean François, Baron de Bourgoing, ministre plénipotentiaire de France à Madrid en 1791 qui a publié, en 1788 : **Nouveau Voyage en Espagne ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie** (3 vol.) avec cartes et illustrations, est réédité. Ces descriptions, rééditions ou nouveautés demeurent dans le même registre sous le Consulat et au début de l'Empire 9.

Chrétien Auguste Fischer est un Allemand, né à Leipzig en 1771 ; il publie un ouvrage à la suite d'un voyage, traduite en français en 1801 : **Voyage en Espagne aux années 1797 et 1798**, faisant suite au **Voyage en Espagne du citoyen Bourgoing**, puis, en 1804, **Description de Valence ou Tableau de cette province, de ses productions, de ses habitants, de leurs moeurs.** Il annonce modestement qu'il prétend compléter la description de Bourgoing, "cet écrivain distingué". Fischer néglige les monuments, les collections d'art et les institutions pour s'attacher à décrire la vie. Effectivement, il évoque les incidents sur les routes, les danses, les villes... Il s'attache à la description des vêtements : la petite veste noire de l'alcalde, sa culotte de velours surannée, son grand réseau... Il relate avec truculence une scène de convulsions d'une prétendue possédée, l'influence du vent, du solano, sur l'érotisme, sur les fureurs utérines...

En 1803 paraît la sixième édition du **Voyage de Figaro en Espagne** (1784), du Marquis de Langle, c'est-à-dire Jean-Marie Fleuriot, un breton qui aurait été emprisonné à Lourdes. Dans son **Voyage de Figaro**, il se propose de critiquer les structures sociales et les institutions de la France en évoquant l'Espagne. La traduction française du **Voyage au Portugal**, de l'allemand Henri-Frédéric Link, diffuse à la même date les stéréotypes : les Espagnols sont affables, le vin est excellent, les auberges mauvaises, Madrid est une belle ville propre, le Prado est une promenade superbe mais l'intérieur des maisons est sale. Il observe que les femmes ont les jambes découvertes jusqu'aux mollets, ce qui lui paraît très voluptueux. Les distractions manquent, les spectacles sont insipides, les dîners rares...

En 1808 paraît aussi la deuxième édition du livre de Nicolas Massias, **Le Prisonnier en Espagne ou coup d'oeil philosophique et sentimental sur les provinces de la Catalogne et de Grenade**, paru en 1798. Le Baron Massias renouvelle des thèmes endormis de l'image de l'Espagne. Oratorien, il s'engage en 1792 dans un bataillon du Gers et il est fait prisonnier. Il reste deux ans en prison à Grenade. Sa description de l'Alhambra, du Jardin de la Reine, des bains maures... est enthousiaste. Il rédige un journal de voyage à la manière de Stern. Il décrit les moeurs de Grenade plus arriérées que celles de Madrid : on croit encore que, tous les mois, on fait la barbe et les ongles du crucifix de Burgos. Il répète l'anecdote que cite Voltaire et que redisent Chantreau et Marcillac..., selon laquelle Philippe III se laissa tirer par ordre du Grand Inquisiteur quelques gouttes de sang qui furent brûlées par le bourreau (**Essai sur les Moeurs**, XII, 353). A Séville le bourreau attache encore des cornes au front du mari convaincu de tolérer les amours de sa femme. Dans le reste de l'Espagne, on se fie à la vertu des épouses et on n'est jaloux que de ses maîtresses.

Un émigré, Pierre-Louis Auguste de Crusy, Marquis de Marcillac, qui passe en Espagne et combat avec le Général Ventura Caro, écrit, en 1805, **Nouveau Voyage en Espagne, Aperçus sur la Biscaye, les Asturies et la Galice**, puis en 1807, **Précis de la défense des frontières du Guipuiscoa et de la Navarre** ; enfin, en 1808, **Histoire de la Guerre entre la France et l'Espagne pendant les années 1793, 1794 et 1795**. Il estime que le "philosophisme" a déformé les ouvrages écrits en français sur l'Espagne et se propose de faire l'apologie de ce pays à titre d'impartialité et de reconnaissance. Plusieurs de ses oncles ont servi en Espagne ; il s'en prend à Bourgoing et à Fleuriot. Il reproche au premier, bon connaisseur de la langue, de la société, de s'être laissé entraîner par les principes philosophiques du XVIIIe siècle. Fleuriot, lui, a entassé absurdité sur absurdité et cependant son libre est apprécié; il atteint cinq éditions.

L'Espagne est ainsi un objet de discussion. Marcillac est lourd : grâce au manque de chemins, l'Espagne demeure de moeurs simples, religieuses. *"L'Espagnol d'aujourd'hui est le même que celui du temps de Charles Quint"*, dit-il pour la féliciter. Ce défenseur trouve des excuses pour tous les défauts de l'Espagne : l'Inquisition existe sous une autre forme en Angleterre ; la superstition n'effraie pas Marcillac, il passe sous silence les formes populaires de piété : rosaires, flagellants, vénération du froc... Il approuve l'habitude d'offrir sa voiture au prêtre qui porte le viatique, la coutume de s'agenouiller avec lui au pied du moribond...

Depuis Bourgoing, l'Espagne est mieux connue en France. Les relations de Massias et de Marcillac ne modifient cependant pas le **Tableau de l'Espagne moderne**. Mais les événements redonnent une actualité à la péninsule.

Les relations de voyages sont toujours recherchées ; c'est le voyage imaginaire en Egypte, au Canada, dans l'Inde... En 1801, l'Espagne est alliée à la France, les journaux diffusent des nouvelles venant de Madrid. En 1806, le Moniteur annonce que l'éditeur Boudeville, peintre de la Cour d'Espagne, s'apprête à publier le **Voyage pittoresque** d'Alexandre de Laborde avec des illustrations. Un groupe s'est constitué avec Six, Denon, Dutailly. En 1808, Alexandre de Laborde entrepend un voyage d'étude en compagnie de dessinateurs pour compléter son **Itinéraire descriptif de l'Espagne** (1808, 6 vol.), réédité et complété par son auteur jusqu'en 1830.

Certains voyageurs comme Jean-Baptiste Marcelin, Baron de Marbot, ne publient pas immédiatement leurs souvenirs ; ses séjours se situent en 1801 et 1809 ; comme Aymar Le Harivel de Gonneville, **Souvenirs militaires de 1808**, publiés en 1875. Ceux du Géneral Marbot paraissent après sa mort en 1891.

On est tenté de conclure à une meilleure connaissance des Espagnols et de leur pays. Cependant, dans la vie quotidienne, les clichés demeurent : le Général Jacques Destaing, né à Aurillac en 1764, fait campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales ; en 1794, quand il est révoqué, il écrit à propos des motifs de sa révocation : *"Dans les cachots de l'Inquisition espagnole, je serais peut-être réduit au besoin de les deviner. Dans un gouvernement libre, je dois avoir la faculté de les connaître"*. En 1795, le Baron de Krüdener s'attend à être envoyé en mission en Espagne. Il écrit à Juliette : *"Le climat est un des plus rudes en Espagne. Vous avez tant souffert de la chaleur de Venise. Elle n'est rien en comparaison de la chaleur sèche et brûlante de Madrid et l'hiver y est rigoureux, pénétrant, sans moyen de s'en garantir... Les occasions de se promener à pied y manquent totalement. C'est outre cela, l'endroit de l'Europe le plus cher, non pour les commodités et le luxe, il y en a peu, mais pour les choses de première nécessité"* [10].

Les stéréotypes sont durables. Ils résistent aux progrès de la connaissance scientifique. Ils cèderont seulement à un événement : la guerre.

*

La guerre a si profondément marqué la vie des hommes qu'elle a d'abord été l'objet essentiel de l'histoire. Elle l'est restée, même chez Voltaire, chez Michelet, chez Mignet... Pour diverses raison, cette histoire qualifiée dédaigneusement d'histoire à batailles à connu momentanément un discrédit. De nouveau, les historiens, même les plus pacifiques, constatent que la guerre, l'occupation, la résistance, l'impérialisme idéologique, la conscience nationale, le choc des civilisations différentes,

l'assimilation d'un peuple par un autre constituent des épisodes majeurs dans l'évolution de l'humanité.

La censure impériale laisse volontiers survivre ces clichés d'une Espagne superstitieuse, oisive et décadente. L'Empereur, épris de mise en valeur, d'éveils économiques, d'activités créatrices, croyait voir dormir des richesses dans cette péninsule. Selon le mot de l'Abbé de Pradt, il s'était forgé une "Espagne imaginaire". La douloureuse expérience de 1808 fait renaître la légende de l'extraordinaire vaillance espagnole, celle de la Reconquista. Un signe de ce renouveau est fourni par deux publications françaises : en 1809, Jacques Sané traduit **Les Guerres civiles de Grenade**, récit qui relate le soulèvement des Maures sous Philippe II ; en 1814, le Baron Creuzé de Lesser publie une adaptation du **Cid** sous le titre **Romances espagnoles imitées en romances françaises.**

L'Empereur qui aurait pu s'informer auprès des Ambassades et des Consuls, n'avait pas imaginé la résistance acharnée du peuple espagnol. Les Français découvrirent non pas une population paresseuse mais un peuple résolu à se défendre. La résistance héroïque des guérilleros modifia profondément l'image que la France se faisait d'eux [11].

La censure s'efforça de maintenir une image péjorative de l'Espagne. Barré, Radet et Desfontaines rédigent, sous la pression du pouvoir, une comédie : **Le Peintre français en Espagne ou le Dernier Soupir de l'Inquisition** (1809). Cuvelier de la Trie compose **La Belle Espagnole ou l'Entrée triomphale des Français à Madrid** ; on y chante la gloire de Napoléon, on y voit le Grand Inquisiteur Tartuffos qui a failli abuser de la belle. En revanche, la censure impériale interdit une tragédie de Charles Brifaut dont le héros était Don Sancho d'Aragon. La pièce fut finalement jouée en 1813 sous le titre de **Nimus II.** L'action est transportée sur les bords de l'Euphrate. L'Espagne doit rester un lieu d'opérettes.

Malgré la propagande impériale, la résistance du peuple espagnol force les Français à l'admiration. Lannes écrit à Napoléon : *"Cette guerre me fait horreur, une guerre anti-humaine, anti-raisonnable, car pour y conquérir une couronne, il faut d'abord tuer une nation".*

On croyait, en France, que la valeur militaire des Espagnols avait disparu avec les derniers capitaines castillans. Les exploits des guérilleros surprennent et désormais le mot guérilla et des dérivés entrent dans la langue française. Le Maréchal Suchet reconnaît dans ses **Mémoires** (1834) que *"l'esprit des anciens Celtibériens animait encore leurs descendants, lorsque l'Empereur Napoléon, après les avoir blessés dans leur orgueil, tenta de les soumettre..."* Prêts à tous les sacrifices, ils forment des corps irréguliers. Il est impossible désormais d'oublier le courage, la farouche énergie, le patriotisme d'une nation que l'on jugeait endormie.

Ce qui surprend également, c'est le type de guerre. Il s'agit d'un affrontement de partisans. Ce que l'on appelle les lois de la guerre ne sont pas respectées. Les adversaires rivalisent de cruauté, comme le montrent les tableaux de Goya. Les soldats français, selon un réflexe d'anciens combattants, exagèrent, dans leurs confidences, leurs souffrances et les atrocités commises par les guérilleros. Les pontons de Cadix firent frémir les âmes sensibles. Mme de Genlis raconte dans **Les Battuécas** (1816) que les enfants empoisonnaient les sources où les soldats se désaltéraient.

Cette image, remarque Léon Hoffmann, cadre avec le stéréotype conforté par les philosophes : la cruauté des Espagnols au Mexique, les moeurs barbares des Inquisiteurs. D'autant plus que les moines inspiraient souvent la guérilla pour des motivations politiques et religieuses. Sébastien Blaze, dans **Mémoires d'un aide-major** (1827), écrit : *"Animés d'un zèle fanatique et patriotique, allumé dans leurs coeurs par les discours des moines, les paysans marchaient contre les Français, le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, portant le scapulaire sur la poitrine, enflammés d'une haine aveugle"*. C'est encore une aggravation de l'image habituelle d'un fanatisme religieux ; les philosophes avaient ridiculisé les processions de Séville et le culte de Notre-Dame del Pilar, les combattants de 1808 en montraient le caractère sanguinaire.

Parmi les instigateurs de la révolte, il convient de placer les femmes. Elles combattent, elles commettent des sabotages, elles exhortent les combattants. Cette présence féminine paraît une nouveauté. Salvandy le proclame dans son **Don Alonso** en 1826. Ces Espagnoles gardent leur charme semi-oriental, mais elles révèlent une nouvelle dimension de leur personnalité : elles éprouvent des passions violentes, témoignent d'un sentiment religieux exalté. Ce sont de véritables Amazones, ces femmes guerrières de l'Antiquité...

En 1810, les **Annales de Voyages** constatent que *"les circonstances politiques ont fait éclore une foule de compilations sur la géographie et l'histoire de l'Espagne"*. Un collaborateur de Laborde, Grasset de Saint-Sauveur, publie en 1807 un **Voyage aux Iles Baléares...** avec des planches illustrées. Cette même année paraît la quatrième édition du **Tableau de l'Espagne moderne**. En 1808, avec **L'Itinéraire descriptif de l'Espagne**, de Laborde, **Le Voyage en Espagne** de Fischer est remis en circulation, ainsi que l'ouvrage de Link.

En 1809 est traduit **Le Voyage en Espagne** de l'Anglais Joseph Townsend, avec des illustrations. Etienne Lantier publie **Voyage en Espagne du Chevalier de Saint-Gervais**, officier français... avec planches. L'ouvrage appartient plus à la littérature imaginative qu'à la littérature didactique. L'auteur emploie l'image de l'Espagne diffusée par les voyageurs pour colorer ses ouvrages. Au fil d'une intrigue amoureuse, il décrit les danses, les brigands, les processions, le chocolat. Le gouvernement

est faible mais les Espagnols sont la nation de l'Europe où l'on trouve le plus de franchise, de grandeur d'âme, de probité.

Plus que la presse officielle, plus que le théâtre qui prépare l'opinion à cette intervention en Espagne, il faut recueillir les échos des combattants eux-mêmes.

Alors que Cambacérès écrit dans ses lettres à l'Empereur, au printemps 1808 que l'opinion aime à penser que *"la guerre ne sera pas longue... On espère que la guerre d'Espagne sera bientôt finie..."* [12], Lannes décrit, dans une lettre à Napoléon, le 1er février 1890, le siège de Saragosse. C'est une opération qui *"ne ressemble en rien à la guerre que nous avons faite jusqu'à présent... Nous sommes obligés de prendre, avec la mine ou d'assaut, toutes les maisons. Ces malheureux s'y défendent avec un acharnement dont on ne peut pas se faire idée.* Le Duc de Montebello donne ensuite des précisions sur la situation militaire, sur le comportement de "cette canaille", sur la prise d'Alcaniz... 13

Le Maréchal Soult, dans ses **Mémoires**, relève des traits originaux de la conduite des Portugais face à l'occupant français. La nation est unanime, dit-il en 1809, ne veut pas devenir une colonie française ; tout le monde est en armes, hommes, femmes, enfants, vieillards, prêtres ; il essaie lui-même de négocier avec le Clergé, de respecter les dévotions populaires. En Espagne, le peuple est *"rude, presque sauvage, fait aux privations, aimant la vie aventureuse, habitué à porter les armes, exalté par les passions les plus vives..."* En Andalousie surtout, les contrebandiers facilitent la guérilla, au point d'inquiéter une partie de l'opinion espagnole [14].

Répondant à une demande, un reproche même de l'Empereur, Cambacérès lui avoue, le 3 juillet 1809 que l'opinion de Paris manifeste quelque défiance sur notre situation en Espagne et au Portugal. *"Ces dispositions sont entretenues par ceux qui reviennent de ces deux royaumes. On dit que la soumission n'y est qu'apparente ; que même dans les succès, nos pertes sont considérables, que le pays est épuisé ; qu'il y règne des maladies"*. Ainsi les bulletins insérés dans **Le Moniteur**, les **Te Deum** ne suffisent plus à neutraliser quelques mauvaises impressions [15].

Louis Lejeune, à Saragosse, éprouve les mêmes sentiments : *"Dans cette capitale de l'Aragon, l'amour de la liberté, celui de la religion, le sentiment de la nationalité ont fait des citoyens, les défenseurs volontaires de leurs foyers... Le fanatisme religieux, chez ces hommes déterminés soutenait le dévouement patriotique"* (1840). Sur de nombreuses toiles, Lejeune transpose ses propres visions du siège de Saragosse. Le Mémorial du Comte de Las Cases réserve aussi sa place à la Guerre d'Espagne. Ce qui reste incontrôlable, ce sont les récits oraux, chers aux anciens combattants. Le Vicomte Antoine de Reiset, un des plus brillants officiers de cavalerie

de l'Empire, combat pendant trois ans en Espagne. Son Journal est publié par son petit-fils en 1899 ; il est impensable que ce valeureux soldat n'ait pas répandu ses appréciations sur l'adversaire espagnol[16].

La question se pose pour ses récits, non pas de leur authenticité - aucune source pour l'historien n'est objective -, mais de leur élaboration. Ce ne sont pas, la plupart du temps, des "journaux", journaux intimes ou carnets de route, ce sont des "mémoires", des reconstitutions a posteriori. Plus que les défaillances de la mémoire, qui ne sont gênantes que pour la trame événementielle ou la localisation... ce qui intervient dans leur élaboration tardive, c'est la campagne de 1823. Mais si tous les écrivains ne présentent pas cette dernière aventure avec l'optique de Chateaubriand dans ses **Mémoires d'Outre-Tombe**, la plupart en gardent une vue qui n'est pas comparable avec celle de la guerre de 1808.

L'autre question qui surgit est celle de la diffusion de ces récits, de leur lecture, de leur compréhension, de leur impact. Recherche difficile qui implique une enquête sur les tirages, la commercialisation, les cabinets de lecture... et même sur l'alphabétisation. Ce que l'on peut avancer, c'est qu'à cette date, sous le premier Empire, la diffusion orale est importante. Quand on analyse les inventaires de bibliothèques privées, on trouve peu d'exemplaires des oeuvres de Rousseau et cependant, il est prouvé que le rousseauisme, qu'une "sensibilité à la Jean-Jacques" se sont répandus. Il existe des relais culturels (les journaux, les cafés, la sociabilité...) qui véhiculent au moins des mythes.

De nouvelles images littéraires accompagnent cette multiplication des évocations mythiques. L'influence de la littérature espagnole s'était beaucoup affaiblie au milieu du XVIIe siècle, elle reparaît à la fin du XVIIIe siècle et s'accuse au temps du romantisme. Or, aucun renouveau littéraire ne justifie ce regain d'intérêt en Espagne. Ce sont les thèmes anciens qui sont ravivés par les événements de 1808 à 1813. Alphonse de Beauchamp traduit en 1814 l'**Histoire de la glorieuse révolution d'Espagne**, de Joseph Carnicero (4 vol.). Ce titre reprend l'expression anglaise de 1688. Nellerto publie à Paris, en 1815, les trois volumes **Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révoluion d'Espagne**, commentés par la **Revue Encyclopédique**, 1819.

L'expérience que firent les soldats de Napoléon et leurs récits transforment la représentation littéraire. Un renom d'énergie se substitue désormais à l'image d'une Espagne languissante. L'Abbé de Pradt étudie, en 1816, ce qu'il appelle la "Révolution d'Espagne". Pour lui, les Espagnols auraient triomphé des Français, même sans les secours anglais car l'exécution du roi a "porté" la flamme dans le coeur des Espagnols et ce peuple, trop ardent pour contenir les impressions qu'il reçoit, se précipita sur

les Français qui se trouvaient en Espagne ; mais le favori ne sut pas mener la guerre (**Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne**, 1816).

En littérature, le cadre espagnol légendaire est utilisé dans le roman noir du Vicomte d'Arlincourt, le conte fantastique de Nodier, le mélodrame. A Lyon, au théâtre, on donne **Los Bandoleros ou le Vieux Moulin** (1805) l'**Auberge de Bagnières** (1807), **Le Siège de Tolède ou Don Sancho de Castille** (1812), **Almanza ou la Prise de Grenade** (1814) [17].

Trois ouvrages de critique jalonnent cette reviviscence : Frédéric Bouterwek, professeur à l'Université de Goettingue, publie une **Histoire de la Littérature espagnole**, en 1812, traduite par Mme Steck. Elle illustre les théories de Herder et de Wolf sur les oeuvres jaillies du génie populaire. Il accorde une grande place aux romances hispano-mauresques, dégage certains traits de l'âme espagnole : puissance de l'amour, violence des passions, sens de l'honneur, piété ardente...

Libéral, ami de Mme de Staël, Simonde de Sismondi dans **De la Littérature du Midi de l'Europe** (1813), réserve deux tomes à l'Espagne, il insiste sur le fond d'aventures, sur l'imagination fantastique de l'Orient, mais bien des pages appartiennent encore à la légende noire de l'Espagne.

D'Auguste Schlegel, le **Cours de Littérature dramatique** est traduit en 1814 par Mme Necker de Saussure. Le portrait du Castillan est caractéristique : *"Fidèle à son Dieu et à son Roi jusqu'au dernier soupir, inflexible sur l'honneur, fier, mais prosterné devant les autels, grave, modéré, sévère..."* Chateaubriand au printemps 1807, est de retour d'Orient ; il retrouve en Andalousie la Comtesse Natalie de Noailles qui recueillait des éléments pour l'illustration de l'ouvrage de son frère Alexandre de Laborde.

Une chronique du XVIe siècle inspire **Le Dernier des Abencérages**. Dans cette nouvelle, René présente le peuple espagnol généreux avec les étrangers, terrible dans ses vengeances, d'un courage héroïque. *"On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme"*. Ecrit en 1807, l'ouvrage reste inédit ; Chateaubriand est banni dans la Vallée aux Loups après son article du **Mercure** "sur le voyage en Espagne de Laborde". Mais il est lu en 1814 chez Mme Récamier. L'enchanteur confie, en 1820, un article au **Conservateur** sur la situation politique de la péninsule [18].

*

L'évocation d'un pays étranger est un réactif ou un révélateur analogue à ces produits qu'utilise le photographe pour faire apparaître un phénomène dont l'origine ne leur doit cependant rien. L'image que les Français se font de l'Espagne, chef d'Etat, écrivain, voyageur, prêtre... renseigne peut-être sur l'Espagne, mais à coup sûr sur le Français, sur son gouvernement, sur son milieu... C'est véritablement un épisode des relations franco-espagnoles.

*

NOTES

1. Louis Trenard, "Les représentations collectives des peuples, Bulletin de la Section d'Histoire Mod. et Contemp. du CTHS, fasc. IV, Paris, B.N., 1962, p. 11-23.

2. Daniel Pageaux, L'Espagne devant la conscience française au XVIIIe siècle, Doctorat ès-lettres, 1975, Sorbonne, 2 vol. 518 et 472 p. résumé dans Information Historique, 1979, IV, p. 174-178.

3. Voltaire, Essai sur les Moeurs, Paris, Garnier, édit. Pomeau, 1963, II, p. 626-635.

4. L. Trenard, "L'Espagne et les Espagnols dans l'opinion française au XVIIIe s.", Mélanges Paul Lefrancq, Valenciennes, 1976, p. 437-449.

5. Numa Broc, "Deux témoignages français sur l'Espagne", Actes Congrès Nat. Soc. Savantes, Pau, 1969, Paris, B.N. 1971, p. 191-200.

6. Condorcet, Avis aux Espagnols, Paris, s.d., in-12, 23 p.

7. L. Trenard, "Images d'Espagne au temps de l'émigration auvergnate", Actes Congr. Nat. Soc. Savantes, Clermont-Ferrand, Paris, B.N. 1964, p. 731-761.

8. Pierre Vilar, "Occupation et résistance en Espagne 1794-1813", Occupants et Occupés, Bruxelles, 1969, p. 222-252.

9. Elena Fernandez Herr, Les Origines de l'Espagne romantique, les récits de voyage, 1755-1823, Paris, Didier, 1973, 365 p., p. 138-146, p. 160-162, 186-188, 198-206.

10. Francis Lay, Mme de Krüdener et son temps, 1764-1824, Paris, Plon, 1961, p. 104.

11. Léon Fr. Hoffmann, Romantique Espagne. L'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850, Paris, P.U.F., 1961, 202 p.

12. Cambacérès, Lettres inédites à Napoléon, Paris, Klincksieck, 1973, tome II, Edition Jean Tulard, p. 579, p. 617.

13. Lettres, rapports reçus ou envoyés par Son Excellence M. le Maréchal Duc de Montebello, à S.M. l'Empereur... Pendant le siège et la prise de la ville de Saragosse, Rev. Etudes napoléoniennes, XIV, 1918, p. 88-112 ; 158-192 ; 303-332, citation p. 167-168.

14. L. Trenard, "La résistance espagnole à l'invasion napoléonienne , 1808-1814" Cercle Archéologique de Valenciennes, tome VII, 1971, p. 143-166.

15. Cambacérès... op.cit., tome II, p. 685-686 ; 664.

16. L. Trenard, "La résistance espagnole à l'invasion napoléonienne , 1808-1814 ",Actes Congrès Nat. Soc. Savantes, Pau, 1969, Paris, B.N., 1971, I ; p. 245-282.

17. L. Trenard, "Le Théâtre à Lyon sous le Consulat et l'Empire", Cahiers d'Histoire, 1958, p. 165-189.

18. L. Trenard, "Images mythiques d'Espagne sous la Restauration", Revue des Sciences Humaines, fasc. 107, juill.-sept. 1962, p. 367-422. Nous devons beaucoup aux travaux d'André Fugier, de Jean Sarrailh, de Marcelin Défourneaux, de Richard Herr, de Léon Hoffmann, de Georges Demerson...

***